



LE PERMIS DE VIVRE

Thriller

Laurent Esterlin

Laurent Esterlin

Le Permis de vivre

© Laurent Esterlin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5248-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*à Pierre,
mon frère trop tôt disparu,
éternel amoureux de la montagne.*

CHAPITRE 1er

Au fond de son étroite cellule, un homme, vissé sur sa chaise bancale, noircissait des pages et des pages de papier à un rythme effréné. Affublé d'un uniforme gris et chaussé de tennis en fin de vie, dépouillées de lacets, il n'interrompait son écriture que par instant, comme pour reprendre sa respiration. Puis, sa main droite se relançait instantanément dans la rédaction d'une ou deux pages supplémentaires. Au milieu de cette pièce sombre, aux murs bétonnés, bruts de décoffrage, on n'y trouvait qu'une seule photo accrochée dans toute la pièce, celle de Marie. Il la regardait de temps à autre s'en servant, peut-être, pour réorganiser un à un ses souvenirs torturés. Il semblait soumis à un devoir de mémoire. Son visage, fatigué par ces longs mois d'enfermement, était profondément marqué. Les yeux mi-clos, les sourcils froncés, il continuait inlassablement son écriture, imperturbable. Plus les feuilles s'empilaient sur le côté, plus son cerveau semblait s'apaiser et ses traits s'adoucir. Savoir que cette histoire s'extrayait peu à peu de sa tête le rassurait et lui donnait ainsi la force de continuer... Cela faisait maintenant deux mois qu'il s'était lancé dans cette entreprise. Celle de raconter son histoire. Cette histoire insensée à laquelle personne n'avait cru un traître mot. Cette histoire qui l'avait précipité ici même, dans ces geôles lugubres où le silence était si pénétrant qu'il vous glaçait le sang.

Tout avait commencé un samedi 4 juillet... Ce jour-là, le réveil sortit Antoine de ses songes de très bonne heure, il n'était que 3 h. Il ouvrit les yeux instantanément et se leva presque aussi sec, lui qui, d'habitude, peinait tant le matin pour aller au travail. Nu comme un ver, il fut saisi par la fraîcheur de cette nuit d'été, ce qui l'incita à enfiler son peignoir sans attendre. Pour ne pas réveiller Marie qui dormait encore à poings fermés, il prit un maximum de précautions, comme refermer délicatement la porte de la chambre avant de se rendre dans la cuisine. Il préféra ne pas allumer, pas tout de suite, se laissant guider par les quelques lumières de la ville qui pénétraient timidement l'intérieur de son appartement. Arrivé devant la petite fenêtre au dessus de l'évier, il jeta instinctivement un œil à l'extérieur. Le temps semblait au beau fixe. Une nuit parfaitement étoilée, agrémentée d'un quartier de lune éclatant. En bas, seules les lumières des avenues principales scintillaient encore avec beaucoup d'élégance. Paris est tellement belle à cette heure.

Après quelques minutes à rêvasser devant sa fenêtre, il dut se résoudre à allumer le plafonnier de la cuisine. La lumière agressive l'obligea à refermer les

yeux quelques instants avant de pouvoir entamer la préparation de l'indispensable café noir du matin. Il en aurait grandement besoin, car Marie et lui partaient en vacances dans les Hautes-Alpes. Près de huit cents kilomètres les attendaient. C'était la première fois qu'ils troquaient la mer contre la montagne. La mer... avec toutes ces viandes fumées étalées sur les plages, il ne le supportait plus. Et cette année, Marie avait fini par accepter de changer sa destination de prédilection. Le grand air, le calme, les beaux paysages, les neiges éternelles... Bref, à force d'argumentaires acharnés, Antoine avait réussi à gagner le match mer — montagne.

Assis sur une chaise de la cuisine, Antoine fixait, sans vraiment les voir, chaque goutte de café tombant dans la cafetière, inondant petit à petit la pièce d'une odeur délicieuse. Le grommellement continu de l'appareil lui indiqua que l'opération touchait à sa fin et l'extirpa de son demi-sommeil. Il allait pouvoir réveiller sa belle.

Une fois dans la chambre, il prit quelques secondes supplémentaires pour l'observer, endormie. Son visage respirait cette pure insouciance que procure le sommeil. Il repensa alors à ce jour d'hiver quatre ans plus tôt. Ce jour où il aperçut ce petit bout de femme sur le bord d'une route enneigée, alors que d'énormes flocons de neige recouvraient la chaussée. Au milieu des tourbillons de neige, elle lui faisait de grands signes désespérés pour qu'il daigne s'arrêter. Lorsque cette petite brune entra dans sa voiture, les joues rougies par le froid, elle lui lança le plus beau sourire qui soit. La magie de l'amour opéra de suite pour lui et quelque temps plus tard pour elle. Avant cette nuit-là, il se moquait allègrement de ses amis qui disaient être tombés amoureux. Il trouvait cela tellement improbable. De fait, il mit bien longtemps à leur avouer et, quand il le fit, il ne se risqua jamais plus au moindre commentaire sur le sujet.

Il ne fallait plus traîner, il devait se résoudre à stopper le rêve de Marie. Et c'est avec une grande délicatesse qu'il s'en chargea.

— Ça y est ! Les vacances commencent, ma chérie, chuchota-t-il l'air ravi.

Marie balbutia quelques mots, ouvrit les yeux et lui sourit amoureusement. Elle se mit ensuite sur le dos et s'autorisa encore quelques minutes pour parfaire ce doux réveil. Elle n'était pourtant pas du genre à traîner au lit. Mais à cette heure-ci, qui pourrait le lui reprocher ?

Pendant que Marie profitait de ces derniers instants de bien-être satiné, même si les draps étaient plus proches du coton que du satin, Antoine était à pied d'œuvre dans la cuisine. Il devait à présent s'attaquer à la petite montagne de vaisselle qui encombrait l'évier. Pourquoi avaient-ils donc invité une demi-

douzaine d'amis la veille d'un départ en vacances ? Car même s'ils les avaient mis dehors assez tôt dans la soirée, la suite des préparatifs indispensables pour partir une quinzaine de jours les avait contraints à remettre la vaisselle au lendemain. Et le lendemain, et bien, c'était maintenant ! Ces assiettes crottées ne pouvaient pas attendre quinze jours de plus et, le lave-vaisselle n'existant pas dans cet appartement, il n'y avait plus qu'une solution : l'éponge et le Mir vaisselle. Faire ce genre de tâche à une heure pareille relevait de l'exploit pour Antoine. Et en effet, à peine avait-il saisi le premier plat qu'une colonne entière de verres s'affaissa, entraînant la chute inévitable d'un gros plat en verre et d'une demi-douzaine de flûtes à champagne en cristal.

— Merde ! s'exclama Antoine d'une voix étouffée. Les flûtes de la belle-mère. Marie va me tuer...

Ça ne faisait pas trois mois que la mère de Marie lui avait offert cette collection de flûtes qui leur prenait une place inimaginable dans le placard à verre. C'était un désastre. Le sol était jonché de dizaines de morceaux de verre de toutes tailles. Sans attendre, Antoine saisit la pelle et la balayette, espérant ainsi que Marie ne s'aperçoive de rien. Ces flûtes faisaient depuis peu sa fierté lors de leurs rares soirées champagnisées.

— C'est comme ça que tu fais la vaisselle, toi ? lança Marie dans l'encoignure de la porte, les yeux encore mi-clos.

Surpris par la présence de Marie qu'il n'avait pas entendue se lever, Antoine, accroupi, occupé à ramasser les morceaux de verre, se retourna brusquement vers elle et c'est alors que sa tête percuta violemment l'angle vif de la table de la cuisine. Tandis qu'il se tenait le crâne à deux mains, Marie se précipita pour lui porter secours et ce qui devait arriver arriva. Un morceau de verre s'enfonça profondément dans sa plante de pied.

— Ah, la vache ! s'écria-t-elle, en tenant son pied dans sa main.

Antoine accourut pour lui porter secours et Marie, quant à elle, s'assit sur une chaise en essayant de mettre le moins de sang possible sur le sol. La plaie était particulièrement profonde. Marcher simplement sur un morceau de verre ne devrait pas faire une telle entaille. Antoine se mit à chercher le morceau responsable de cet accident et le trouva. C'était lui ! Le sang de Marie coulait encore sur sa tranche. Ce foutu morceau de verre avait trouvé le moyen de se coincer dans un des joints défectueux du carrelage. Il se dressait là, droit comme un « I », les flancs effilés, le sommet pointu comme une lance. Avant tout, il apporta une bassine d'eau bien froide et demanda à Marie d'y plonger le pied. Cette dernière s'exécuta et grimaça lorsque sa plaie pénétra dans l'eau. Pendant

ce temps, Antoine s'empessa de déloger le bout de verre responsable pour le précipiter, lui et ses congénères, au fond de la poubelle.

— Prends ce torchon propre, lui dit-il ensuite, et applique-le fortement sous ton pied ! Je reviens avec une bande et du désinfectant.

Marie attendit, le pied enroulé dans le torchon se teintant de rouge à mesure que les secondes s'écoulaient.

— Je pense qu'il va falloir faire un détour aux urgences. Tu t'es bien arrangée. La plaie est vraiment profonde et...

— Oublie les urgences, Antoine ! Si nous allons aux urgences maintenant, nous ne partirons pas avant ce soir. Tu sais bien comment ça se passe...

— Peut-être ! Et alors ?

— Tu n'as qu'à me faire un bandage bien serré comme tu m'avais fait l'année dernière pour mon entorse. Si tu désinfectes bien la plaie avant, on devrait pouvoir attendre jusqu'à ce soir. Et je te promets qu'une fois sur place, nous irons dans la première pharmacie pour qu'il me refasse mon pansement correctement. Je suis sûre qu'il n'y a rien. Je n'ai pas si mal que cela.

Antoine réfléchit quelques instants.

— Après tout, c'est toi qui vois, mais il faudra être vigilant durant le voyage. Au moindre signe, tu dois me promettre de me le dire et nous nous arrêterons dans la pharmacie la plus proche.

— Écoute, dans une dizaine d'heures, nous serons sur place, alors, il n'y a vraiment pas de quoi s'inquiéter.

— Peut-être, mais je te connais. Tu ne me diras rien jusqu'à ce que l'on arrive et...

— OK, OK, c'est promis ! Si mon pied me lance, je te le dirai.

C'était convenu. Ils n'iraient pas aux urgences, malgré les mises en garde d'Antoine. Il lui fit un bandage de fortune et les préparatifs purent continuer. Marie, boitant avec retenue, se chargea de terminer la vaisselle et les quelques autres tâches ménagères, tandis qu'Antoine descendait les sacs et valises dans le coffre de sa bonne vieille Mégane. Et puis, arriva le syndrome du dernier sac. Celui dans lequel on glisse tout ce qu'on a oublié de prendre et qui finit souvent par devenir plus encombrant que tous les autres bagages. Pour finir, Antoine donna une dernière pincée de nourriture à ses poissons exotiques, Marie enfila un pull sur ses épaules et le dernier tour de clé fut donné. Les vacances pouvaient commencer.

Ce fut Antoine qui prit le volant, car Marie n'aimait pas conduire la nuit et puis, de toute façon, avec son pied... Il était déjà 5 h passées lorsqu'Antoine

démarra la voiture. À peine avaient-ils quitté le parking souterrain que, déjà, Marie avait mis en boule son pull contre la portière-passager et semblait prête à replonger dans son rêve abandonné deux petites heures auparavant. L'accident ménager était déjà bien loin dans leurs esprits, comme si l'excitation du départ en vacances leur avait complètement fait oublier l'incident.

La ville était déserte. Les rues sans trafic paraissaient plus larges que dans la journée. Minute après minute, la Mégane blanche échappait à l'agglomération parisienne avant d'emprunter enfin la bretelle d'autoroute menant vers les Alpes. Les vacances étaient à présent au bout de cette route et cela donnait une motivation supplémentaire au conducteur.

Fixant l'horizon, Antoine savait qu'il allait bientôt être le témoin d'un phénomène naturel de toute beauté. En effet, la nuit avait troqué sa robe noire contre une plus colorée. L'aube commençait à dévoiler sa magnifique beauté. Le ciel se recouvrait d'un manteau rose et, au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, le soleil finit par pointer le bout de ses rayons et grandit jusqu'à montrer avec fierté sa splendeur. Quoi de plus merveilleux que d'observer l'ascension fabuleuse de cette grosse boule rose rendant aux couleurs tous leurs éclats ?

Antoine donnait régulièrement de petits coups d'œil en direction de Marie. Elle s'était endormie avant même qu'ils n'arrivent sur l'autoroute. Il ne pouvait s'empêcher de regarder son pied bandé encombrant sa chaussure en toile. Il s'imaginait déjà la scène que lui ferait sa belle-mère si elle apprenait qu'ils étaient partis comme ça, sans s'assurer que la blessure était sans gravité. Elle qui considérait encore sa fille comme une enfant irresponsable. Marie savait qu'il ne faudrait pas en parler. Cela ne ferait que conforter sa mère dans l'idée qu'Antoine n'était pas un homme pour elle. Il espérait vivement que la plaie soit plus impressionnante que véritablement handicapante. Pour une première année à la montagne... Que feraient-ils, hormis des randonnées pédestres ?

Déjà sept heures, et l'estomac d'Antoine avait oublié depuis longtemps le café noir avalé avant le départ. Il allait faire sa première halte.

Il s'arrêta dans une petite aire de repos. Ni l'arrêt du véhicule ni celui de l'autoradio ne réveillèrent Marie. Elle ne bougea pas un sourcil, même lorsqu'Antoine referma sa portière. Il préférait la laisser dormir pour le moment. Il allait déjà boire un café, engloutir une ou deux viennoiseries et se dégourdir les jambes. Il lui demanderait seulement avant de repartir si elle voulait quelque chose.

Cette aire de repos était aussi peu fréquentée que l'autoroute elle-même.

C'était plutôt étrange pour un premier week-end de départ en vacances bien qu'il fût encore tôt le matin. Mais quelque chose intrigua Antoine. Un peu plus loin sur le parking, une dizaine de policiers, à l'allure de forces spéciales, semblait préparer une intervention musclée. Les uns après les autres, ils avançaient très discrètement en direction d'un petit bout de bâtiment annexe mal entretenu, se tenant à seulement une petite centaine de mètres de lui, comme s'ils avaient l'intention de le prendre d'assaut. Antoine assistait, stupéfait, à cette opération. Les policiers ne lui prêtaient aucune attention et s'amassaient petit à petit devant chaque ouverture du bâtiment qui ressemblait à des toilettes publiques.

Tout à coup, sans qu'il le voie venir, un policier s'adressa à lui.

— Ne restez pas planté là, monsieur !

Antoine sursauta et s'excusa, tout en demandant d'une voix hésitante s'il lui était quand même possible de se rendre à la station pour prendre un café. Le policier acquiesça sans un mot. Le café fut aussi vite servi qu'avalé, il n'avait même plus le cœur de prendre autre chose. Jetant de temps à autre un œil dans la direction du petit bâtiment, il rejoignit sa voiture, tandis que le policier, toujours en place, semblait s'y intéresser.

Alors qu'il était sur le point de lui demander s'il y avait un problème, le policier fut interpellé par un de ses collègues.

— On en tient un, sergent ! cria-t-il.

Le policier se tourna vers Antoine pour lui demander de ne pas rester là, puis partit en courant en direction du petit bâtiment. Il extirpa le pistolet de sa ceinture avant de s'engouffrer à l'intérieur de l'annexe. Quelques instants plus tard, Antoine aperçut un homme en sortir, le pistolet du sergent le tenant en respect. Entraîné vers l'arrière du bâtiment, l'homme suivit les policiers sans rechigner et disparut. Quand deux coups de feu bien distincts retentirent, Antoine fut saisi d'effroi. Craignant d'être le témoin d'une bavure policière, il bondit dans l'habitacle de sa voiture en claquant la portière, ce qui réveilla Marie brusquement, et démarra le véhicule en trombe avant de sortir de l'aire de repos à toute vitesse.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, inquiète, en voyant le visage éprouvé de son homme.

— Je n'en sais rien et je ne veux pas le savoir, répondit-il sèchement.

— Comment ça ? Antoine, dis-moi, ce que tu as vu ? Tu as l'air effrayé.

— Il y avait des policiers qui prenaient d'assaut un bâtiment et l'un d'eux m'a demandé de partir expressément.

— Tu te fous de moi, là ! Il doit y avoir autre chose.